

Thésée

entre deux cinquantenaires

Thésée a cinquante ans. Ou plutôt cent, si l'on songe que, Gide ayant eu, selon ses propres dires, la vision précoce de ses « œuvres complètes », la figure de Thésée vint très tôt s'installer dans sa mythologie personnelle. Déjà, dans *Les Nourritures terrestres*, on peut lire cet aveu qui est aussi programme :

« Ariane, je suis le passager Thésée

Qui vous abandonne à Bacchus

Pour pouvoir continuer ma route. » (*Pléiade*, p.198.)

Thésée, c'était donc pour le jeune Gide un Prométhée qui aurait su n'être jamais enchaîné, une invitation à vagabonder au gré de ses désirs. Et c'est bien ce qu'il fit, mais après avoir noué solidement le fil qui le rattachait à son Ariane, fil du cerf-volant. Et les divers héros dont il anima ses fictions peuvent alors être regardés comme autant d'héritiers de Thésée, tous ces Michel, Jérôme, Lafcadio, Édouard, tirant plus ou moins fort sur ce fil jusqu'à le rompre, aux dépens d'eux-mêmes comme de leur esseulée compagne.

Cependant, Gide n'en resta pas là, on le sait, et il est significatif de voir s'enrichir à ses yeux le rôle de Thésée à mesure que lui-même complétait sa stratégie intime. En 1919, dans ses *Considérations sur la Mythologie grecque*, alors que sa vie affective a pris un cours nouveau, il écrit :

« Ah, je voudrais savoir s'il songeait à Phèdre, déjà ? Si quittant la cour de Minos, il enleva les deux sœurs à la fois ? » (*Incidences*, Gallimard, 1924, p.130).

Plus précisément, il suggère qu'au labyrinthe, le Minotaure mène, avec les jeunes gens qu'on lui livre, une vie de luxure ; il s'agit alors de

plonger « avec horreur et ravissement dans l'inconnu repli de sa destinée », ce qui implique qu'en ressortir revient à continuer de vivre au grand jour cette destinée. Dans le récit ultime, Thésée n'emmènera pas seulement Ariane et Phèdre, mais une Phèdre déguisée en Glaucos...

Et dans la foulée, en 1919, il imagine que l'oubli de la voile noire put être volontaire. Lafcadio déjà n'avait-il pas vécu la mort de son père comme un encouragement à lever l'ancre ?

Mais alors, pourquoi avoir attendu encore vingt-cinq ans pour écrire l'histoire complète de Thésée ? Gide n'avait peut-être pas encore réglé tous ses comptes avec son enfance ; le lien entre la découverte du plaisir et la mort du père était encore vivace, et il faudrait le travail de deuil de Si le grain ne meurt, puis l'exorcisme constitué par le personnage de Boris, dans Les Faux-Monnayeurs, peut-être même la mort de Madeleine, pour que cette histoire puisse se dire en toute sérénité. Dans la tension cultivée entre le devoir et le plaisir, ce dernier jouait un rôle trop sombre pour être proposé comme exemplaire, et Gide, dans ses Considérations, notait, à propos de cette histoire de voile :

« Je comprends que les pères n'enseignent pas cela aux enfants ; mais pour cesser de réduire l'histoire de Thésée à l'insignifiance d'un conte de nourrice, il n'est qu'à restituer au héros sa conscience et sa résolution. » (p.127.)

Or il est visible que Gide brûlait de l'envie d'enseigner un jour cette histoire. La complicité paternelle, qui l'incite à écrire en 1942 ses Conseils à une jeune actrice, lui donne l'occasion de revenir à Thésée, par l'intermédiaire de Phèdre et de la tragédie racinienne. Conseils où l'on voit Gide féliciter Racine de son impiété, associée pour lui à la perfection de son art. C'était reconnaître que pour donner à la fable mythique toute la portée qu'il y trouvait lui-même, il fallait qu'il fût lui aussi en pleine maîtrise, non seulement des sens multiples que cette fable avait pu faire lever depuis son origine, et de ses propres tendances à incliner ces sens à son profit, mais encore de sa capacité à les dire avec la même clarté.

Bref, pour récrire le mythe, il fallait qu'il ait vaincu les dieux des autres et ses propres démons ; mais il fallait aussi qu'il les fasse revivre. C'est pourquoi dans ce texte trompeur, l'extrême aisance du style n'est pas un « vain ornement », mais une méthode obligée pour conjurer et démentir le tragique des diverses aventures qui s'y entremêlent. Car il faut croire Thésée lorsqu'il affirme, avec une feinte désinvolture, que « c'est très compliqué, cette histoire ». En effet, n'y retrouve-t-on pas, outre l'aventure du héros-narrateur, déployée dans l'espace et le temps,

l'évocation d'autres personnages mythiques tels qu'Icare et Œdipe ? Et dans ces personnages, ne peut-on lire d'autres avatars d'André Gide, qui fut tourmenté par l'idéalisme du premier et la mauvaise conscience du second ? Mais en récupérant leurs destins au profit de la construction théséenne, c'est Gide qui, loin d'enterrer son passé, lui fait prendre un sens fécond au sein du seul univers qui existe à ses yeux : le sien.

Dans ces conditions, Thésée, c'est d'abord un style. Et ce n'est pas un fil, mais un peloton que nous propose ce récit ; les voix qui le racontent sont multiples : celles des siècles antérieurs ; celle d'une époque où la cité est à rebâtir ; celles d'un homme longtemps divisé ; celle d'un auteur enfin, dont la réussite tient autant aux réponses qu'il peut donner à son tour, qu'à la clarté avec laquelle il peut exprimer et harmoniser celles qui précèdent. C'est à l'examen de ces diverses voix que se consacrent les études ici rassemblées.*

P. M.

* Et le Centre d'Études Gidiennes publiera prochainement un livre de Céline Dhérin et Claude Martin, Pour l'histoire du "Thésée", où les auteurs, après une étude sur la genèse du texte (depuis l'apparition du héros athénien dans la mythologie gidiennne jusqu'à l'écriture allègre et rapide du récit en 1944 et le long travail de correction auquel, comme on sait, Étienne participa...), ont réuni le texte critique du manuscrit Doucet, le relevé des variantes entre l'édition originale américaine et l'édition française et le dossier de presse de l'œuvre.